

**Conférence au soir de l'inauguration  
de l'Institut normand de sciences religieuses,  
abbatiale Saint-Étienne, à Caen,  
le jeudi 10 septembre 2020**

**A quoi sert la théologie ?** La question mérite d'être posée alors que nous inaugurons un centre d'études théologiques. Je suis honoré et heureux de prendre part à cette soirée et d'assister ainsi au lancement de cette initiative des diocèses de Normandie. Ils espèrent prolonger le labeur mené au Centre Théologique de Caen et au Centre théologique de Rouen depuis des décennies en l'ajustant sans doute à leurs forces mais surtout aux besoins du temps.

La mention des besoins du temps nous met sur la piste de ce que nous devons vérifier ensemble ce soir : **si la théologie sert à quelque chose, elle doit répondre, d'une manière ou d'une autre, mais d'une manière repérable, vérifiable, aux besoins de notre temps.** Les besoins de l'Église sont nombreux en ces jours. Je me propose, au risque de vous décevoir, de ne pas les aborder directement ce soir. Je voudrais insister sur le fait suivant : l'humanité entière se trouve placée devant des défis décisifs et inédits. Comment l'Église, notre Église, affaiblie comme elle l'est ou paraît l'être, peut-elle l'aider ? Le doit-elle d'ailleurs et à quel titre ? **Il me semble que la réponse se trouve dans la perception de la liberté que nous permet notre foi : liberté de l'homme et aussi liberté de Dieu** qu'il nous faut ne pas oublier. Je voudrais esquisser ce soir cette démonstration qui mériterait bien sûr des développements conséquents. Puissent ces quelques notations vous persuader de tenter l'aventure des études de théologie.

**Trois défis** qui me paraissent essentiels pour l'humanité aujourd'hui : la contrainte écologique, la relation homme-femme, l'unité dans la diversité.

1. **La contrainte écologique** est d'une certaine façon le plus évident. Du moins est-ce celui dont on parle le plus. Le constat est à peu près unanime, même si les débats font rage entre ceux qui voient dans le développement industriel de l'humanité la cause principale et ceux qui y résistent. Quelle qu'en soit la cause, il est clair que notre planète s'épuise et que nous ne pouvons pas continuer sur la trajectoire que nous avons empruntée dès le XIX<sup>ème</sup> siècle avec une accélération après la deuxième guerre mondiale. Les pays occidentaux ont pu créer une économie de l'abondance, voire de la surabondance, mais il est clair, malgré les espoirs qui ont pu exister, qu'une telle surabondance ne peut être étendue à tous les habitants de la planète et qu'elle ne peut même pas continuer à être le lot d'une partie de l'humanité. Le défi me paraît le suivant : comment déployer un dynamisme économique autrement que par la croissance quantitative de la production et de la consommation ? Il est inhérent à l'être humain d'améliorer sa situation, de renforcer ses conditions de confort. Jamais l'humanité ne s'est contentée de survivre. Toujours, elle a produit des objets rares, non nécessaires, qui servaient en général au prestige des puissants. Elle a su aussi, en bien des situations, produire des œuvres d'art qui servaient à tous, en embellissant ses villes, par exemple. Les églises, en nos villages, sont le fruit de cet effort : même les plus humbles pouvaient y loger leur prière et les considérer comme la maison de Dieu pour eux. Depuis le début du XX<sup>ème</sup> siècle, les pays européens ont conjuré le spectre de la famine et même de la disette, et une grande part de l'humanité a été sortie de la misère et a accédé à un confort certain. Pourtant, la part de l'humanité qui reste dans la misère est importante. Comment se satisfaire qu'un seul être humain y soit réduit, c'est-à-dire qu'un seul être humain ne puisse pas, au cours de sa vie terrestre

déployer les potentialités dont il est porteur, réduit à chercher à survivre sans y parvenir vraiment ? Comment pouvons-nous imaginer accumuler des biens de confort lorsque beaucoup en sont encore à tâcher de survivre ? Le défi peut s'exprimer de cette manière : quel modèle économique pouvons-nous imaginer qui soit traversé d'un vrai dynamisme et pas commandé par l'appropriation des biens ?

2. **La relation homme-femme** se transforme rapidement. Une évolution lente mais aussi des combats parfois difficiles ont abouti à imposer l'idée d'une égalité absolue des droits et des devoirs. Plus profondément, les multiples manières dans les pensées humaines ont rendu compte de la différence homme-femme se sont trouvées mises en défaut. Il n'y a plus d'évidence quant à ce qui serait spécifiquement masculin ou spécifiquement féminin. Mais les années où nous sommes voient s'imposer deux phénomènes : l'accès de l'humanité à la possibilité d'une reproduction détachée de l'union physique des corps masculins et féminins d'une part, la découverte que les relations hommes-femmes sont souvent plus sexualisées qu'il y paraît et un lieu de violences fréquentes. Finalement, la différence homme-femme a-t-elle un sens ou n'est-elle qu'un résidu d'une évolution biologique non achevée que la science et la technique vont nous permettre de conduire à son terme ?
3. **Du point de vue politique, l'originalité de notre époque est que des hommes et des femmes d'origines ethniques et culturelles et spirituelles diverses cohabitent** dans un même espace politique à égalité de droit. La coexistence de groupes divers a été fréquente dans l'histoire de l'humanité, mais toujours une majorité dominait socialement une ou des minorités dont on n'imaginait pas une seconde qu'elles puissent prendre la place de la majorité ou bien une minorité ethnique et culturelle dominait une majorité à distance de laquelle elle veillait à se tenir. Les démocraties occidentales sont conduites par leur histoire même à offrir les mêmes droits politiques et sociaux à des citoyens extrêmement variés, c'est là une première dans l'histoire, d'où bien des difficultés et des peurs, bien des réalisations insatisfaisantes, encore aggravées par les histoires différentes des peuples et des groupes humains.

**Face à tout cela, qu'est-ce que la théologie et à quoi peut-elle servir ?** Il nous faut tout d'abord nous demander ce qu'est la théologie. J'essaie de la définir à partir de sa source.

La théologie est une spécificité du christianisme. Elle est fondée dans la différence entre l'Ancien Testament et le Nouveau Testament, différence qui n'est pas tant dans le contenu de ce qui serait enseigné ou commandé mais dans une relation différente avec le Messie d'Israël, pour l'un attendu et espéré, pour l'autre reçu et reconnu en Jésus de Nazareth, crucifié et ressuscité. Un seul et unique Dieu suscite l'un et l'autre. Jésus vient accomplir les promesses faites à Israël mais il le fait d'une manière inattendue, impossible à prévoir, en décalage avec les attentes légitimes d'Israël. Il a donc fallu que des Juifs le reconnaissent pour ce qu'il est et deviennent capables de le dire. Il s'agit de reconnaître en celui-ci Dieu qui donne la vie à son peuple meurtri, le Créateur de la totalité dont l'œuvre concerne la totalité du cosmos, le Saint qui met à nu le péché mais dont l'approche est bienfaisante et vivifiante.

Lorsque, dans l'épisode bien connu de la route vers Césarée-de-Philippe, Pierre répond à Jésus : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! », Jésus reconnaît en cette confession de foi un don du Père, mais cette confession de foi n'a de sens que sur la base de toute l'expérience qu'ont Pierre et les autres de l'attente d'Israël, de sa foi, de l'histoire de l'alliance avec Dieu qui attend son accomplissement, qui attend d'être scellée définitivement non seulement de la part de Dieu mais aussi de la part des hommes. Pierre a lancé cette affirmation sur le chemin de Césarée, mais ce travail nous est décrit plus encore sur le chemin d'Emmaüs, lorsque Jésus lui-même, ressuscité des morts, reprend pour Cléophas et l'autre disciple qui partaient tout tristes chez eux la Loi et les Prophètes et tous les écrits pour leur montrer qu'il fallait que le Messie passe par la mort pour entrer dans la vie. Pourquoi

faut-il que le Messie soit rejeté pour que la résurrection puisse avoir lieu comme une source de vie et de grâce pour l'humanité entière ?

Saint Paul, en ses grandes épîtres, poursuit encore ce travail, et en un sens encore les auteurs des quatre évangiles et des autres écrits apostoliques. D'où, pour tout baptisé, la nécessité d'une « intelligence de la foi » : proclamer Jésus Seigneur n'est pas seulement adhérer à un récit des origines reçu des générations précédentes, c'est ou ce devrait être accepter la promesse de Dieu contenue dans le Christ Jésus, lui faire confiance, croire, c'est-à-dire être certain tout réfléchi et pesé, qu'en Jésus et par lui Dieu tient et va tenir toutes ses promesses.

Tout chrétien, tout baptisé, toute personne qui accède à la foi chrétienne, fait donc un acte d'intelligence pour recevoir les promesses faites à Israël et apprendre à en contempler l'accomplissement dans et par Jésus de Nazareth, le Messie d'Israël. Car ce Messie, le vrai Messie, est venu non seulement pour Israël mais pour tous les humains et même pour tout le cosmos. En sa personne, en son être, en sa mort et sa résurrection, tout ce qui constitue l'être humain, mais aussi le monde qui entoure et rend possible l'être humain, est promis et appelé à la vie éternelle.

**L'intelligence de la foi se transforme en théologie progressivement.** Dès les tout débuts, dès les apôtres et la première génération chrétienne, en effet, les chrétiens ont discuté de la manière dont chacun rendait compte de sa foi dans le Christ. La question posée par Jésus sur la route de Césarée restait et reste d'actualité : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? ». Non pas seulement : pour vous, qui suis-je ? Mais qui dites-vous que je suis, que dites-vous à ceux et celles que vous rencontrez et qui vous interrogent ? Les quatre évangiles, les lettres de saint Paul et des autres apôtres, les autres écrits apostoliques, rendent perceptible la différence des approches du mystère de Jésus et du mystère de ce qu'il nous donne et nous appelle à vivre. Pas plus que l'Ancien Testament, le Nouveau n'est fait d'une seule pièce. Les nuances et les contradictions entre les différents livres appellent une interprétation dont le secret est toujours de mieux connaître le Christ Jésus, de le retrouver dans une lumière plus forte, et de le proclamer aujourd'hui vivant, vainqueur de la mort et du péché, non seulement au matin de Pâques pour lui mais chaque jour en nous, ses disciples dont il fait les membres de son Corps, et cela pour la vie « pour la gloire de Dieu et le salut du monde », c'est-à-dire pour une œuvre de Dieu qui vise tous les humains, de tous les temps et de tous les lieux, et toute la réalité créée.

Ainsi naît l'homélie, ainsi naissent les commentaires des livres saints qui vont être le travail de ceux que nous appelons les Pères de l'Église. Là aussi s'enracine la pratique des lettres en Églises ou entre responsables des différentes Églises locales : les évêques poursuivent le travail des apôtres. Ils s'écrivent entre évêques pour organiser les Églises de manière que chacune soit compatible (ou « en communion ») avec les autres et ils écrivent aux fidèles pour leur permettre de nourrir leur foi et l'unité entre eux dans la foi. Assez vite aussi, la liturgie se fixe, elle prend forme dans différentes traditions mais toujours à partir d'une unique matrice qui est la conjonction de la liturgie domestique des Juifs et de la liturgie de la synagogue, à partir desquelles Jésus lui-même a institué son Eucharistie. A mesure que les années et les siècles passent, tous ces documents et ces monuments font l'objet d'explications, de commentaires, d'études... et cela finit par donner ce que nous appelons aujourd'hui la théologie comme connaissance de ces documents et monuments et exploitation de ce qu'ils contiennent et signifient.

Mais le travail théologique ne s'arrête pas à ce souci patrimonial. Être un humain est toujours un défi. Vivre ensemble construire ensemble une société, préparer ensemble l'avenir tout cela suscite des questions, représente des défis comme ceux que je viens de vous présenter. Il y a aussi les questions que nous nous posons à nous-mêmes : qu'est-ce que vivre, qu'est-ce qu'exister, qu'est-ce qu'être un humain digne de ce nom, que veut dire aimer, comment faire face au mal, comment se contenter du peu de bien dont je suis capable. Ou encore qu'est-ce que connaître ? Comment connaître Dieu, comment se connaître soi-même... ? A ces questions multiples, la philosophie tente de répondre, mais la théologie a quelque chose, beaucoup de choses en fait, à en dire. Parce que la révélation que Dieu fait de lui-même en Jésus de Nazareth nous fait découvrir des capacités

inattendues de l'être humain et donne une espérance inouïe. Je vais essayer d'en dire quelque chose pour répondre aux défis du temps présent.

Je vous laisse découvrir au fil des années les richesses de la théologie, découvrir comment l'effort qu'elle réclame peut être source de joie puisqu'elle nous aide à grandir dans la connaissance de Jésus, le Seigneur, et par là de nous-mêmes. Études bibliques, études des Pères et des grands auteurs médiévaux, étude plus systématique des grandes affirmations de la foi, réflexions sur la nature même de la foi et de la connaissance de Jésus le Seigneur qu'elle rend possible, examen des conséquences morales du grand fait du Christ et de la capacité des humains, hommes et femmes, à vivre en sa lumière, contemplation du but final de l'histoire des humains et du cosmos... ces différents domaines se déclinent en matières et en cours, mais tout s'enracine dans la venue parmi nous du Fils bien-aimé du Père devenu pour nous Jésus de Nazareth, livré pour nos péchés et ressuscité pour notre vie.

**Comment alors le travail théologique** selon son élan intérieur que j'ai essayé de décrire succinctement répond-il aux grands défis de notre temps ou **peut-il à tout le moins nous aider à y faire face et à les surmonter ?** Je voudrais montrer comment les résultats acquis par des siècles de travail quant à trois grandes questions théologiques nous **donnent beaucoup de liberté intellectuelle et de liberté intérieure pour relever ces défis.**

La première grande question théologique qui a occupé les premiers siècles chrétiens et qui est souvent la première que l'on étudie dans une disposition organisée des matières théologiques a été la **question du Christ Jésus lui-même. Qui est-il ?** Simon-Pierre avait pu répondre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » : il s'exprimait comme un Juif pieux au milieu de Juifs fervents. Le Christ, le Messie, ce titre désignait pour eux quelqu'un, quelqu'un qu'ils attendaient sans pouvoir le connaître ni le prévoir. « Fils de Dieu » avait un ou des sens déjà pour eux. Mais des païens, que pouvaient-ils entendre ? « Fils de Dieu » semblait faire retomber dans les mythologies des grandes religions du moment où le monde des dieux paraît un double du monde des hommes avec le privilège de l'immortalité et l'absence de travail. Il y a eu de longs siècles de discussions et même de disputes, parfois très physiques, autour de l'identité de Jésus et de son rapport à Dieu. La formule dogmatique a été fixée au concile de Nicée en 325 : « il est consubstantiel au Père », ce que notre « Je crois en Dieu » traduit encore maladroitement par « de même nature ». Après le concile de Nicée, il a fallu encore deux siècles et quelques séparations dans la grande Église, hélas, quelques schismes ou quelques hérésies, pour que la formule de la foi soit paisiblement possédée. Une des grandeurs de la fin du XXème siècle a été que ceux qui s'étaient divisés et séparés ont pu reconnaître qu'une grande part de leurs disputes venaient de malentendus sur le sens des mots. En fait, l'essentiel à confesser est simple et immense. Pour ma part, je le résume volontiers ainsi : nul moins que Dieu n'est venu pour nous sauver et il s'est fait homme en vérité. Nul moins que Dieu au sens le plus haut et le plus plein que nous puissions donner à ce nom s'est abaissé pour devenir l'un de nous, et il s'est fait homme sans rien laisser tomber de ce qui nous constitue comme humains. Dieu donc s'est fait homme ; pour ce faire, il est devenu juif, un juif parmi d'autres, Jésus venu de Nazareth en Galilée, même s'il est né à Bethléem, membre d'une famille repérable même si elle était déclassée, la famille de David. Mais se faisant Juif, il a voulu être homme dans toute la vérité de la condition humaine. Il n'est pas venu pour les Juifs seulement, comme peuple déterminé présent sur la planète avec son histoire particulière. En allant jusqu'à la mort, il partage la condition de tout être humain.

Les conséquences de ce fait sont multiples. J'en retiens ce qui éclaire le défi de notre temps quant à l'unité de l'humanité que nous avons à vivre désormais dans des entités politiques multiples. Le Christ a introduit dans l'humanité l'idée que tout être humain est, en son fond, de même dignité, de même valeur, que tout autre. Dans le Christ et par le Christ, par le fait de l'incarnation et les conséquences que l'intelligence de la foi en a tirées, il est devenu clair que les humains sont fondamentalement égaux et tous et chacun appelés à une relation personnelle avec Dieu. Les humains ne sont pas d'abord définis par leur condition sociale, ni par leur appartenance ethnique, ni par leurs

références culturelles, mais par le fait qu'ils sont chacun à l'image et la ressemblance de Dieu, de sorte que chacun peut être rejoint par celui que nous appelons Dieu, au sens le plus vrai et le plus plein que nous pouvons donner à ce nom. Il en résulte que l'unité du genre humain n'est pas seulement un fait de nature, un fait brut. Elle est la promesse d'une communion. Il en résulte aussi que cette unité ne se vit pas seulement dans les droits politiques et sociaux. Elle transcende, elle dépasse, elle est plus réelle et plus puissante, que ce que les relations entre États et les relations à l'intérieur d'une entité politique ou sociale peuvent exprimer. Tous les efforts pour rendre plus réelle l'égalité des droits et des devoirs méritent d'être menés à bien parce que le résultat est acquis, par ce que le fondement de cette égalité existe et est actif.

Nous chrétiens savons donc qu'il vaut la peine que des êtres humains, même séparés par les représentations culturelles, religieuses, politiques, sociales, vivent ensemble, parce que nous reconnaissons dans cet effort une anticipation de la communion éternelle. Nous savons aussi que cette communion ne peut être procurée par l'État seulement, qu'elle peut et doit être cherchée dans une profondeur plus grande, plus riche, des êtres humains, dans la profondeur que Dieu rejoint par le Christ et qu'il veut remplir de son Esprit-Saint. Nous ne sommes donc pas étonnés qu'il soit difficile de vivre ensemble, délicat de s'accorder. Nous ne sommes pas surpris que les humains ne s'accordent pas immédiatement, même sur des sujets qui paraissent vus de loin relever du « bon sens », parce que nous savons qu'il faut mobiliser en nous la plus grande profondeur, à laquelle nous n'accédons pas si facilement, mais que Dieu lui-même, dans et par le Christ Jésus, est venu rejoindre et dégager en nous. Affirmer, confesser, que Jésus est vraiment Dieu et vraiment homme, c'est affirmer et confesser en même temps que tous les hommes sont appelés à une communion éternelle, pas seulement les rois, pas seulement les intelligents, pas seulement les puissants, pas seulement ceux et celles qui sont libres socialement, et que tous peuvent contribuer à cette communion éternelle. C'est proclamer aussi que l'unité de l'humanité ne se fait pas par la force des empires, ni seulement par les prestiges de la culture, elle se fonde dans le fait qu'il est possible et juste et bon de nous aimer les uns les autres puisque nous sommes en fait tous et chacun aimés déjà de Dieu. Ce que la théologie, en tant que science, appelle la christologie, c'est-à-dire l'étude du Christ, nous ouvre par conséquent à un regard renouvelé sur l'être humain et sur tous les êtres humains. Nous y découvrons que la communion entre nous est possible et souhaitable et qu'elle ne peut se vivre que par l'engagement de la liberté de chacun.

2. Autre article de foi (j'emploie ce mot à dessein) qui a fait l'objet de discussions serrées au commencement du christianisme et qui est à mon sens plein de ressource pour aujourd'hui : l'affirmation que Dieu est créateur et que le cosmos est créé. Les civilisations de l'Antiquité et, en fait, toutes les religions non monothéistes se représentent le cosmos que l'homme voit de ses yeux comme un dérivé et le plus souvent une dégradation du monde des dieux. Un événement peu heureux a eu lieu dans le monde des dieux qui se trouve amputé d'une partie de lui-même pour susciter les humains et le monde sub-lunaire qu'ils habitent. Les païens devenus chrétiens ont fait un immense pas en confessant Dieu créateur. Il leur a fallu sortir de bien des représentations imaginatives, à quoi les philosophes grecs ou romains avaient pu les préparer un peu. C'est l'audace inouïe d'Israël et de sa Bible que d'affirmer que tout est voulu par Dieu dans un acte de pure bonté et de pure gratuité. On l'a souvent dit et écrit : la foi en Dieu créateur a fait perdre leur sacralité à la terre, à la nature, au ciel que nous voyons de nos yeux, et rendu possible l'exploration scientifique. Un moment décisif de cette sécularisation du cosmos a été le XVII<sup>ème</sup> siècle avec les débats autour des théories de Galilée et la signification de ses découvertes (car il ne suffit pas de constater un fait, il reste à l'interpréter avec justesse) et avec Descartes. Tout l'univers est mathématisable, ce qu'un Descartes voit encore comme un don de Dieu qui permet à la raison humaine de prendre possession de toutes choses. La science alors n'est plus simplement une contemplation de ce qui est, elle peut devenir une prise sur le réel pour le transformer, l'améliorer, le rendre plus bénéfique pour les êtres humains. De là la technique et la technologie. Mais comment profiter de la maîtrise possible tout en accueillant le don qui nous est fait et en nourrissant notre gratitude pour le Donateur ?

L'histoire du jardin originel s'est jouée à nouveau : l'intelligence de l'homme a la capacité de faire exprimer par le cosmos ses richesses cachées, mais l'homme va-t-il s'en servir pour mieux aimer ou pour accumuler davantage ? Au centre du cosmos, il y a toujours le double arbre qui peut être arbre de la vie ou arbre de la connaissance du bien et du mal et notre manière de nous saisir de son fruit nous fait grandir dans la vie ou nous enferme dans la connaissance du bien et du mal. De manière moins métaphorique, la théologie de la création de l'acte créateur, doit nous aider encore et toujours à sortir des représentations imaginatives. Beaucoup des objections qui sont faites à la foi viennent d'une gêne à l'égard des récits de la Création et cette gêne vient de ce que nous nous représentons le Créateur par l'imagination, alors que l'effort de la théologie, des premiers siècles jusqu'à saint Thomas d'Aquin au moins, a consisté à penser cet acte créateur par-delà l'imagination dans sa vérité. Le récit biblique ne cherche pas à nous expliquer comment notre cosmos a émergé, il veut nous assurer qu'il n'est pas un piège dont nous aurions à nous méfier mais un don généreux et que le temps, dont la semaine de sept jours est, dans le calendrier lunaire, l'unité de base, est offert à notre liberté pour que nous puissions grandir et agir par nous-mêmes, répondant généreusement à la générosité de Dieu. Nous avons pris conscience que la planète était limitée et ses ressources non inépuisables. Nous devinons ou constatons que notre activité débridée altère le cosmos lui-même. En même temps, nous devons constater que nous sommes ceux et celles qui voyons l'univers et pouvons l'explorer comme nous sommes de tous les êtres vivants ceux qui font exprimer les potentialités cachées dans les différents matériaux qui composent notre planète et notre cosmos. Nous sommes aussi ceux et celles qui doivent constater se poser la question : pour quoi fais-je cela ? Pour quoi est-ce que je construis une ville, pourquoi est-ce que je m'approprie un champ, pourquoi vais-je acheter ce produit, pourquoi vais produire cet objet ?

La théologie de la création fait ressortir que l'acte créateur est avant tout une relation ; il faut que tout être, toute chose, même inerte, est le réceptacle ou l'expression d'un don. Par voie de retour, toute réalité créée me conduit à m'interroger sur ce que je fais de ce don et ce que nous en faisons collectivement. Notre organisation sociale, nos modes de production et de consommation, permettent-ils à tous de percevoir le don qui nous est fait et la qualité de donateur de vie qui nous est ouverte ? Nous avons là, je crois, des ressources pour faire face à la crise écologique. Nous devons nous libérer de certains conditionnements qui ne sont d'ailleurs pas forcément si anciens que cela pour être rendus capables d'inventer des nouvelles manières d'être et de vivre et de produire. Transformer la création, la modeler pour qu'elle soit plus habitable pour les humains, découvrir les potentialités qu'elle porte et les mettre en œuvre, les faire admirer, tout cela fait partie du don fait aux hommes, mais comment le faire en gardant le souci que ce don puisse profiter à tous et non à quelques-uns, où puiser la force intérieure pour renoncer à tel usage ou le limiter en vue d'un bien plus grand parce que mieux partagé ? Nous avons là des ressources considérables pour nourrir spirituellement et intellectuellement les transformations nécessaires en raison des limites que nous touchons. Notre apport à nous chrétiens devrait être de pouvoir vivre la transition écologique non pas seulement sous la contrainte des nécessités ou des revendications ou des interdictions, mais en cherchant à vivre dans l'action de grâce et à faire de notre agir toujours une expression de notre joie de bénéficier du don de Dieu et de participer à son œuvre de don.

La relation homme-femme ou la compréhension de la différence entre le masculin et le féminin représentent sans doute un défi plus délicat encore pour la théologie. Déjà il convient de situer les choses à leur vraie place. Le regard croisé de l'humanité sur elle-même est rempli d'archaïsmes qui n'ont rien de chrétien. Un des résultats impressionnants du fait du Christ est de nous avoir libérés de toutes considérations de pureté ou d'impureté. La vie du peuple d'Israël, celle des Musulmans, celle des Hindous et même des Bouddhistes, sont structurées par des règles de pureté rituelle. Les livres de l'Ancien Testament ou du Premier Testament en comportent beaucoup et nous permettent de voir leurs conséquences. Les évangiles nous montrent que Jésus, tout en les respectant, ne s'en préoccupe pas et refuse toute interprétation extensive de ces règles. Pour lui, ce qui compte est ce qui sort du cœur de l'homme ou de la femme, non pas ce qui y entre, non pas ce qui arrive au corps. Jésus moralise

les comportements humains : il nous invite à choisir le bien, pas à nous garder de l'impur. Le résultat en est l'affirmation de saint Paul : « Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni esclave, ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus » (Ga 3, 28). Que le sacerdoce ministériel soit réservé aux hommes masculins doit se comprendre sur la base de cette suppression fondamentale des différences entre les êtres humains. Le travail à mener est considérable parce que, depuis les origines, la différence homme-femme a été vécue comme une donnée de fait qui ne nécessitait pas de justifications théoriques ou symboliques. Le pape saint Jean-Paul II a fourni une réflexion anthropologique très riche sur le féminin, mais les revendications d'aujourd'hui et certaines recherches, si contestables soient-elles, appellent une reprise et un approfondissement de ce patrimoine. Nous sommes cependant devant un fait : Dieu le Fils se faisant humain s'est fait homme masculin ; il s'est présenté comme l'Époux. Ma conviction est qu'un travail doit être mené dans cette direction. Que nous dit le Christ et de lui-même et de l'humanité et de la condition humaine lorsqu'il se présente comme l'époux ? Certainement il insiste ainsi sur sa venue et sa présence. Il n'est pas l'absent jusqu'à la fin des jours, mais depuis son Ascension, il est celui qui vient, qui s'approche, et qui attend d'être reçu. Le sacerdoce ministériel doit exprimer quelque chose de cela et aussi quelque chose du refus ou de l'indifférence que le Messie qui vient ou l'Époux qui approche peut toujours susciter.

Le titre d'Époux que Jésus se donne a de fortes conséquences ecclésiologiques, mais il a aussi des conséquences anthropologiques fortes. Car ce titre d'Époux signifie que l'humanité entière est invitée à une relation sponsale avec Dieu qui vient à elle. Non pas une relation de nécessité donc, mais une relation de liberté, mais une relation qui peut permettre la fécondité, qui peut rendre possible à l'humanité de porter un fruit à la fois espéré et inattendu. Il convient d'ailleurs de s'interroger sur le titre d'époux et l'usage qui peut en être fait. Bien évidemment, il s'agit d'un mot humain. Lorsque nous entendons Jésus se désigner comme époux, nous l'entendons sur l'arrière-fond de notre expérience, de notre pratique, des relations époux-épouse, mais pas seulement : nous l'entendons aussi sur l'arrière-fond de ce que nous espérons dans les relations époux-épouse et que nous réussissons à vivre ou peut-être pas ou pas comme nous l'espérerions mais comme nous le désirerions ou le rêverions. La théologie doit nécessairement comporter un temps de critique des mots employés, surtout lorsqu'ils fonctionnent comme des images : époux ou père ou mère ou fils ou roi, afin de comprendre ce que nous projetons de nous-mêmes en Dieu et ce que nous recevons en retour de ce qui vient d'en haut. En fait, Jésus a transformé notre compréhension des relations conjugales puisqu'il est l'époux chaste, parfaitement chaste, qui n'a pas suscité de descendance charnelle, qui n'a pas eu d'enfant, et qui pourtant offre aux hommes et aux femmes qui le veulent bien d'entrer dans une vie nouvelle de renaître, mais pour devenir non tant ses enfants que ses frères et ses sœurs et les fils et les filles du Père unique qu'il appelle, lui et lui seul, mon Père : « Mon Père et moi nous sommes un ».

L'actualité nous oblige à reconnaître qu'il y a dans les relations hommes-femmes beaucoup de violence, plus que nous n'osions le voir ; elle nous oblige à constater que la libération sexuelle n'a, de ce point de vue-là, pas eu les effets escomptés quant à la liberté des partenaires et à la qualité de leur consentement. Elle nous oblige aussi à regarder le fait que devenir un homme ou une femme n'est pas simple aujourd'hui et ne l'a peut-être jamais été. Nous recevons de la Révélation l'immense espérance que la relation homme-femme est la plus forte expression terrestre de ce que Dieu veut vivre avec l'humanité entière et avec chacun des êtres humains. Là encore, il y a la possibilité d'inscrire des combats qui peuvent toujours être menés par la colère et le ressentiment dans l'espérance d'une réalité meilleure que nous n'aurons pas seulement à conquérir mais à recevoir aussi. Plus nous saurons reconnaître l'Époux qui nous est donné, nous nourrir de sa venue à nous dans les Écritures et les sacrements, mieux nous devrions pouvoir aller les uns vers les autres, moins pour combler des manques que pour nous accueillir comme nous sommes. Ajoutons, sans le développer ici, que le Christ ne résout pas les drames de la vie terrestre ; il nous promet, en revanche, que les promesses contenues dans la réalité que nous vivons ici-bas, même si elles sont peu de choses, même si elles sont couvertes

ou recouvertes par des tensions et des difficultés, ces promesses seront exaucées. Il paie le prix qu'il faut pour cela.

En fait, la réflexion théologique consiste à **prendre au sérieux ce que les Écritures nous disent** et de chercher à comprendre comment il est possible de reconnaître aux formules des Écritures le maximum de vérité et d'intelligibilité. C'est ainsi que nous les reconnaissons comme nous transmettant la Parole de Dieu. Le grand fait chrétien, et déjà juif, est que Dieu le Créateur ne se contente de nous lancer dans l'existence ; il nous parle. Pas seulement pour nous donner des ordres à exécuter ou nous prescrire des limites à ne pas franchir, mais comme nous parlons entre nous, pour nous connaître, pour nous entraider, pour partager, pour nous rendre plus vivants les uns et les autres. Le livre de l'Exode a osé l'écrire à propos de Moïse : « Dieu lui parlait comme un ami parle à son ami ». La théologie n'est donc pas seulement un catéchisme prolongé ; elle peut s'exercer bien sûr à différents niveaux et il faut bien commencer par recueillir l'héritage des siècles. Mais le résultat est de nous rendre chacun capables d'écouter la Parole de Dieu et d'y répondre par toute notre vie, avec toutes nos facultés, et de le faire en communion avec tous, en recevant ce qu'il y a d'utile, voire de précieux, dans ce que tel ou tel autre peut exprimer ou chercher ou faire.

La manière de saint Paul de présenter le résultat de l'œuvre du Christ est de parler de liberté : il nous a libérés, il nous conduit à la vraie liberté : le Seigneur, c'est l'Esprit, et l'Esprit du Seigneur est la liberté. Liberté de vivre loin du péché, malgré nos faiblesses ; liberté pour cela de penser au-delà du seul horizon du péché et de la mort, de la colère et de la frustration, de la peur de manquer et de la méfiance à l'égard des autres. Liberté surtout d'ouvrir les mains pour recevoir le don de Dieu, liberté de s'émerveiller de la liberté de Dieu qui s'approche des pécheurs que nous sommes alors que rien ne l'y oblige, liberté de choisir le bien que Dieu met devant nous et d'y revenir, par-delà toute faiblesse. Aucun de nous ne parcourt un tel chemin totalement mais tous, au sein de l'humanité, que nous soyons nombreux ou un petit reste, nous incarnons cette liberté avec l'espérance qu'elle puisse briller un peu et que d'autres puissent y trouver un peu de lumière pour vivre mieux leur vie terrestre.

Les étudiantes et étudiants de cet Institut pourront être au milieu de leurs familles, leurs paroisses, leurs communes, leurs cercles de relations, de celles et de ceux que les défis du monde n'effraient pas mais qui osent les regarder en face et y chercher la vérité plus grande de l'humanité telle que Dieu l'a voulu et l'espère, sans se laisser décourager par les faiblesses humaines, par les résistances et les opacités, parce que le Seigneur Jésus est venu à nous et vient sans cesse vers nous.

Je vous remercie.

+ Eric de Moulins-Beaufort